

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



« Valéry : pour une poétique du dialogue » d'Alexandre Lazaridès on du dialogue à la dialectique

Patrick Imbert

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1978). Review of [« Valéry : pour une poétique du dialogue » d'Alexandre Lazaridès on du dialogue à la dialectique]. *Lettres québécoises*, (11), 58–59.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

« Valéry : pour une poétique du dialogue »

d'Alexandre Lazaridès

ou du dialogue à la dialectique

« S'il fallait maintenant expliciter le sens de notre démarche, nous dirions volontiers qu'elle tentait d'articuler une poétique sur une sémiotique pour l'ouvrir à l'histoire. » (p. 221). Ainsi le but essentiel d'Alexandre Lazaridès, tout au long de son analyse des textes valériens, est d'aller au-delà de Valéry lui-même, pour aboutir à dégager des structures abstraites, permettant de déboucher sur une typologie des discours, ou plutôt d'un discours bien particulier, en tout cas, le dialogue, par opposition ou complémentarité d'une part à la narration et à la description et d'autre part au dialogisme (Bakhtine) et à la dialectique. Il ne restera plus, alors, qu'à classer les divers types de dialogues en sous genres particuliers (dialogue, lettre, essais, etc.), et à dégager divers niveaux (phrase, réplique, arguments, citation), pour déterminer une typologie suffisante qui, si elle est issue de Valéry, va bien au-delà de celui-ci.

Notre auteur se sert aussi, évidemment, des catégories actantielles de Greimas (1) pour différencier par exemple les dialogues pédagogique, éristique et heuristique. Dans le premier, le disciple est un archi-actant (destinateur + adjuvant), dans le deuxième l'archi-actant est composé du destinataire et de l'opposant tandis que dans le troisième le destinataire est le sujet lui-même (p. 51). Alexandre Lazaridès répond ainsi parfaitement à la définition de la Poétique telle que l'entend Todorov : « L'objet de la poétique n'est pas l'ensemble des faits empiriques (les oeuvres littéraires) mais une structure abstraite (la littérature) » (2). Une telle démarche est d'autant plus légitime que la typologie du dialo-

gue et la littérarité de celui-ci s'inscrivent, pour Valéry, comme pour d'autres écrivains créateurs de dialogues, dans une idéologie plus vaste, celle du rationalisme. Notons, de plus, que cette optique se justifie d'autant mieux quand il s'agit de Valéry, puisqu'il voulait arracher la littérature (déjà !) « au réalisme » (en valorisant le rôle créateur de la lecture) et au « biographisme » (en minimisant l'importance, prétendue déterminante par la critique de son temps, de l'auteur), c'est-à-dire à tout arbitraire, pour la restituer à sa nécessité suprême, celle du langage. » (p. 39). La poétique et la sémiotique sont donc bien des démarches particulièrement efficaces et pertinentes.

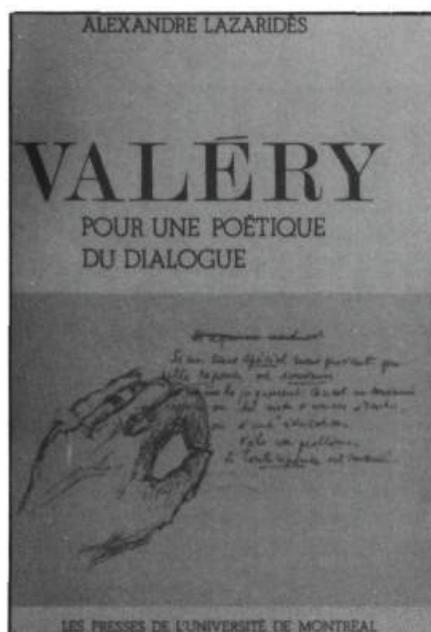
Alexandre Lazaridès se livre donc à une étude fouillée, serrée, détaillée et rigoureuse du dialogue dans ses diverses modalités. Il part d'abord du rapport locuteur/interlocuteur et de la structure de l'échange, médium indépendant de son contenu. Cet échange aboutit alors à une « transformation » qui n'ajoute ni ne fait rien disparaître « mais réparti d'une façon différente » (p. 13) les diverses données. Puis il considère le rôle essentiel de l'interrogation dont le dialogue représente l'expansion au niveau interphrastique. Cette interrogation dépend, certes, essentiellement du contexte extralinguistique et établit, entre autre, les pré-supposés que les interlocuteurs acceptent ou refusent (voir p. 45). Ainsi Todorov n'est pas le seul à être mis à profit. Searle et Austin sont aussi largement utilisés. On note d'ailleurs qu'à un niveau beaucoup plus profond, un pré-supposé essentiel est inhérent à l'interrogation et au dialogue car l'interrogation est essentiellement disjonctive. À partir de la

phrase « dans les mêmes fleuves, nous entrons et nous n'entrons pas, nous sommes et nous ne sommes pas » (p. 191) une interrogation ne peut que fonctionner à l'aide de *ou* : est-ce que nous sommes ou est-ce que nous ne sommes pas ? Dès lors, on voit très bien, comme le souligne A. Lazaridès, que se produit dans la forme dialoguée, en particulier chez Platon, « la « dédialectisation » de la pensée matérialiste des Présocratiques, première étape du coup d'état idéaliste. » (p. 191).

Le médium dialogue, en tant qu'il est lié à une « forme simple » dirait A. Jolles³ (la disjonction interrogative) ne peut donc qu'éliminer la dialectique. Le dialogue se fonde sur la raison et sur des exclusions. Toute gradation, tout état intermédiaire est impossible et toute synthèse du monde est hors d'atteinte : « Une pensée dont chaque interlocuteur défend un aspect contre l'autre ne peut plus se donner comme totalité ; ses contradictions se résolvent en oppositions, par défaut de synthèse, d'ouverture. » (P. 193). A. Lazaridès ne se fait, dès lors, pas faute de souligner les rapports de cette pratique du dialogue avec un certain type d'enseignement et de pédagogie close (vrai/faux), liés non seulement au tiers exclus, mais aussi à l'absence notoire de dialectique et de dialogisme (dialogisme s'opposant comme nous le verrons plus loin au dialogue rationaliste). Cette situation est critiquée aussi par nombre de penseurs modernes, tel le psychiatre R.D. Laing qui, dans *Reason and Violence*, étudie, par le biais de Hegel, le processus de dialectisation, lorsqu'il parle de « another synthesis detotalized in another's totalization and so on, *ad infinitum*. »⁴. Quant au dialo-

gisme, justement, il s'oppose au dialogue rationaliste car il est, lui, un système ouvert : « Les formes ouvertes ne peuvent accéder pleinement ni à l'assurance du discours philosophique, puisque leurs réponses ne sont pas clairement établies, ni à la clôture mimétique de l'oeuvre d'art, puisqu'elles sont en devenir avec la vie. » (p. 103). Le dialogisme, ne propose, comme le souligne admirablement Bakhtine,⁵ aucune vérité établie, définitive et est donc orienté en de multiples perspectives. Le mot contient le mot d'autrui et, là aussi, toute une nouvelle pédagogie pourrait certes se fonder ; mais ne digressons pas. Cette présence du mot d'autrui dans le mot, de l'inachèvement dans la multiplicité des perspectives, retrouvé par Bakhtine dans la Ménippée et le carnavalesque, se traduit littérairement dans les fragments et les mosaïques que représentent par exemple les commentaires de Valéry sur Valéry (p. 116) dans les marges de certains de ses ouvrages. Il se traduit aussi, cette fois hors de l'oeuvre valérienne, dans les pastiches, les parodies, les fragments juxtaposés, etc., manifestant la recherche d'une totalité impossible à atteindre, par opposition au dialogue dans lequel on a résolument abandonné tout espoir de totaliser le monde pour s'en tenir à une relation d'exclusion.

Mais nous n'en finirions pas d'établir les éléments prouvant l'excellence de cet ouvrage. Contentons-nous de mentionner qu'en plus, A. Lazaridès compare le dialogue dramatique avec le dialogue valérien et qu'il les distingue aussi bien formellement que du point de vue des interlocuteurs. Entre autre, notre auteur montre clairement que le conflit interne des rôles qui crée l'illusion théâtrale et qui fonde l'action dramatique doit disparaître pour que le dialogue valérien et ultimement le dialogue rationaliste fonctionne (p. 77). Mentionnons aussi que le dialogue, par opposition au drame, par exemple, est dépourvu de personnages secondaires ou de personnages muets. Notons, de plus, que, justement, le dialogue ne se résume pas, contrairement au théâtre qui lui se résume. Mais « ce qui se résume est l'extra-linguistique de l'oeuvre théâtrale » (p. 96). Le résumé, lié à l'action, aux fonctions dont parlent V. Propp ou C. Brémond ne peut donc être produit, car le dialogue est un texte sans sujet, tel que le définit le sémioticien I. Lotman. Inutile de dire donc que Mi-



chel Vais, qui vient de faire paraître *L'écrivain scénique*⁶ serait en accord avec A. Lazaridès lorsqu'il compare le théâtre et le dialogue valérien.

Toutefois, si le théâtre est action et le dialogue connaissance, il semble bien que Valéry, sur le plan de l'imaginaire ait résolu ce conflit action/connaissance « par le recours à la forme dialoguée, où s'harmonisent l'art le plus achevé de l'écrivain et quelques-unes des idées les plus déliées du penseur. La parole, ici, est vraiment action de l'esprit sur l'esprit, dont elle dénoue alors la crise par sa transformation en poésie, en faire. » (p. 205). À partir de cette analyse magistrale du dialogue on aboutit à des comparaisons globales fort stimulantes entre différents genres littéraires, liés à des systèmes philosophiques et à des points de vue sur le monde opposés. En effet, pour A. Lazaridès, le genre dialogue était à une certaine époque du 16e au 18e siècle, pour être précis, « du côté de l'action » (p. 225). En particulier, au 18e siècle rationaliste et philosophique, le dialogue était une machine de guerre qui incarnait « la liberté d'expression, ce pilier de l'idéal démocratique. » (p. 225). Toutefois de Montaigne à Diderot en passant par La Fontaine, jusqu'au 19e siècle positiviste, se marque une évolution qui mène à l'observation de la « réalité empirique. Dès lors, « il suffit d'observer pour croire ; l'objet réel est tout l'objet de la connaissance, contrairement à la connaissance rationaliste qu'essaie d'instaurer le dialogue, où le sujet se trouve en trouvant l'objet de sa connaissance. » (p. 225).

Valéry apparaît donc avec d'autres, comme un isolé de l'entre-deux guerres qui n'annonce, semble-t-il, la naissance d'aucun monde. Et pourtant ne publie-t-on pas encore des dialogues de nos jours ? Songeons au dernier livre de Charles Haas (francophone de Californie) dont *L'esprit français*⁷ repose tout entier sur un dialogue socrato-voltairien entre un professeur et des étudiants, ce qui semble, d'ailleurs, toujours quelque peu être perçu comme éminemment subversif par l'élite traditionnelle. Le dialogue n'est certes pas mort de ce point de vue, mais l'on doit avouer qu'il est toutefois fortement menacé, à notre époque, par un mode de pensée jouant allègrement des échelles quantitatives et tendant à les substituer « aux vieilles oppositions conceptuelles » (p. 227). R. Blanché, cité par A. Lazaridès, montre bien que les langues naturelles ne permettent pas d'établir une structure graduelle ; elles reposent avant tout sur les structures oppositionnelles, ce qui se marque de manière caricaturale dans les antithèses faciles, ou non, qui s'affichent sans pudeur dans nombres d'écrits littéraires ou autres. Les a-priori fondamentaux des langues (indo-européennes en tout cas) dont certains ont été dégagés par B.L. Whorf⁸, manifestent un écart de plus en plus net avec les exigences des modes de pensée modernes, échappant au manichéisme, au dualisme et à la « structure oppositionnelle du oui-non à laquelle la langue naturelle tend à nous ramener » (p. 227). Dès lors pour A. Lazaridès, le dépérissement du dialogue doit déboucher sur « un renversement de la contradiction en complémentarité » (p. 228) et s'ouvrir sur un univers où la dialectique engage une vision de l'homme à construire.

Patrick Imbert

Alexandre Lazaridès, *Valéry : Pour une poétique du dialogue*, Montréal, P.U.M. 1978, 258 p.

1. A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 172.
2. T. Todorov, *Qu'est-ce que le structuralisme : poétique*, Paris, Seuil, 1968, p. 25.
3. A. Jolles, *Formes simples*, Paris, Seuil.
4. R.D. Laing, *Reason and Violence*, London, Tavistock, 1964, p. 11.
5. M. Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970.
6. M. Vais, *L'écrivain scénique*, Montréal, P.U.Q., 1978.
7. C. Haas, *L'esprit français*, Sherbrooke, Naaman, 1977.
8. B.L. Whorf, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969.